

The image features a minimalist design with several black lines. A vertical line runs down the center. A horizontal line crosses it, with a short segment extending to the left. Another horizontal line is positioned below the first one, also with a short leftward extension. A black rectangle is placed on the left side, overlapping the vertical line and the second horizontal line. The word "SPECTACLES" is written in white, bold, sans-serif capital letters inside this rectangle.

SPECTACLES

2015-2016

1ER TRIMESTRE 3

L'AVARE	4
NOBODY	5
FIN DE L'HISTOIRE	6
ÇA IRA (1) FIN DE LOUIS	7
LE NOSHOW	8
LES GLACIERS GRONDANTS	9

2ÈME TRIMESTRE 10

FUGUE	11
RICHARD III	12
LE BRUIT COURT QUE NOUS NE SOMMES PLUS EN DIRECT	14
KINGS OF WAR	16
LES DERNIERS JOURS DE L'HUMANITÉ	18
LE JOUR DU GRAND JOUR	19
WHAT IF THEY WENT TO MOSCOW ?	20
TRILOGIE DU REVOIR	21
PAR-DELÀ LES MARRONNIERS	23

3ÈME TRIMESTRE 24

PHÈDRE(S)	25
MIES JULIE	28
AU PIED DU MUR SANS PORTE	29
OCCUPATION BASTILLE / BOVARY	30
LA MUSICA DEUXIÈME	31
UNE FAMILLE AIMANTE MÉRITE DE FAIRE UN VRAI REPAS	32
JE SUIS FASSBINDER	33
FIGARO DIVORCE	34
LE DERNIER JOUR DE SA VIE	35
BUFFET À VIF PRÉCÉDÉ DE PRÉCAUTIONS	38

RÉSUMÉS DES SPECTACLES

1^{ER} TRIMESTRE

L'AVARE

de Molière

Mise en scène // Jean-Louis Martinelli

Production // Scène indépendante
contemporaine (SIC), Théâtre Montansier-
Versailles, Compagnie Allers / Retours

Avec // Jacques Weber, Alban Guyon, Marion Harlez Citti, Rémi Bichet,
Christine Citti, Jacques Verzier ou Gilles Vajou, Sophie Rodrigues, Vincent
Debost, Aziz Kabouche et Paul Minthe

Mardi 10 novembre 2015

à 20h

au Théâtre Déjazet

Durée // 2h20

Tarif // 18€

L'avare est le personnage principal de la pièce de Molière qui aurait pu s'intituler La Maison d'Harpagon car ce sont bien les effets de la pathologie de ce dernier sur la sphère familiale que la pièce met en jeu, Ici l'argent ne sert plus, Ici l'argent est placé, retenu, au secret, Il ne circule plus, Seule la possession compte, revêt le caractère de la valeur suprême, La place de dieu.

Molière nous dépeint cet Avare avec joie et de férocité il est magistralement incarné par Jacques WEBER entouré d'une troupe formidable familiers du travail de Jean-Louis MARTINELLI.



NOBODY

d'après les textes de Falk Richter

Mise en scène // Cyril Teste

Production // Collectif Mxm

Mercredi 18 novembre 2015

à 20h30

au Monfort Théâtre

Durée // 1h30

Tarif // 8€



Dans un dispositif cinématographique en temps réel et à vue, Nobody nous fait assister simultanément à la projection du film et à sa fabrication. Cyril Teste entaille en tension, avec humour et lucidité, la violence sourde d'un système qui infiltre nos structures intimes. Il décompose et réassemble l'oeuvre politique de Falk Richter et constitue un scénario inédit sur les dérives managériales et la déshumanisation au travail.

Jean Personne est consultant en restructuration d'entreprise. Intelligence, charisme et assurance sont de mise. Soumis aux lois du benchmarking, lui et ses collègues notent, évaluent, évincent à l'autre bout du monde comme de l'autre côté du couloir. Héros cynique d'un jeu dont il n'a pas le contrôle, à la fois acteur de l'éviction des autres et de sa déchéance, Jean perd pied et s'enfonce dans une torpeur où s'abattent ses peurs et les réminiscences de sa vie privée. Cette pièce est terrifiante par son propos actuel et politique. Le film et la scénographie théâtrale de Cyril Teste et du Collectif MxM sont époustouflants.

PROJET ISSU DU LABORATOIRE NOMADE DES ARTS SCÉNIQUES

FIN DE L'HISTOIRE

Texte d'après Witold Gombrowicz

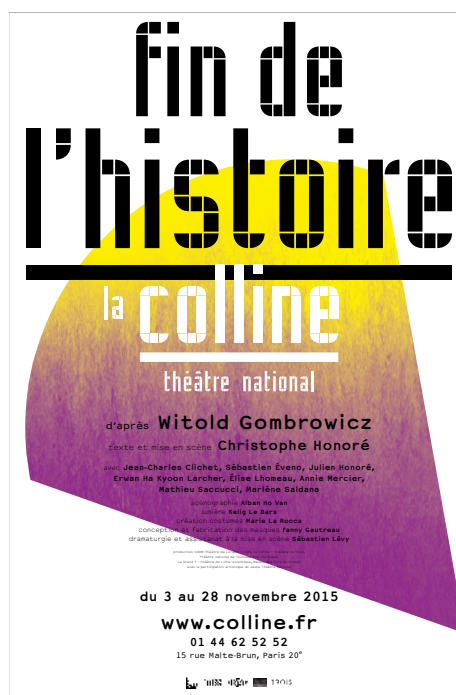
Mise en scène // Christophe Honoré

Production // CDDB-Théâtre de Lorient – CDN, La Colline - théâtre national, Théâtre national de Toulouse Midi-Pyrénées, Le Grand T- théâtre de Loire-Atlantique, Maison des Arts de Créteil

Jeudi 19
novembre 2015
à 20h30
au Théâtre
National
de la Colline
Durée // 3h environ
Tarif // 11€

*" Hitler n'existe pas !
Il n'y a pas de Hitler !
Ah ! si l'on pouvait découvrir
Qu'il n'y a pas de Hitler ! "*

L'été 1939, alors que la Pologne se prépare au pire, le jeune Witold doit faire face à sa famille qui se lamente de ses fréquentations, de son irresponsabilité, de son peu de goût pour la vie adulte. Witold se tait, il rêve d'atteindre le lieu où se crée l'Histoire dont il pense pouvoir changer le cours... Reprenant le fil d'une pièce inachevée de Gombrowicz, Christophe Honoré lui associe le Journal et les écrits polémiques de l'auteur polonais, notamment son célèbre Contre les poètes. Après Nouveau Roman, pour continuer à inventer une forme de théâtre impure, joyeuse, vivace, quoi de mieux que l'Immaturité, thème cher à Gombrowicz ? L'immature, c'est selon lui l'être sans forme, en devenir, l'inachevé permanent – l'adolescent caché en tout adulte qui ne demande qu'à surgir... Fidèle à son écriture de plateau, Christophe Honoré demandera à ses comédiens de constituer deux groupes, d'abord un trio adolescent, sensuel, amoureux, pur et ensuite le clan des adultes, image figée de la Famille, se métamorphosant bientôt en figures historiques : Mussolini, Daladier, Staline, mais aussi en philosophes : Hegel, Kojève, Derrida... sans oublier, dernier en date, Francis Fukuyama, connu par ses thèses sur la fin de l'Histoire. Ils apporteront leur contribution à la question posée : que veut dire aujourd'hui, pour une génération épargnée par la guerre, avoir sa place dans l'Histoire ?



ÇA IRA (1) FIN DE LOUIS

Une création théâtrale de Joël Pommerat

Production // Compagnie Louis Brouillard

Mardi 24 novembre
2015

à 19h30

à Nanterre-Amandiers

Durée // 4h

avec deux pauses

Tarif // 10€

« Il ne s'agit pas d'une pièce politique mais d'une pièce dont le sujet est la politique » dit Joël Pommerat à propos de sa nouvelle création. Dans un monde bouleversé par les printemps révolutionnaires, alors que l'Europe est secouée par le retour des nationalismes et la radicalisation, l'auteur et metteur en



scène interroge l'histoire de la Révolution française. Comment s'emparer de cette matière historique bouillonnante élevée au rang de mythe et éclairer ses liens avec notre présent ? Ça ira (1) Fin de Louis s'intéresse au processus révolutionnaire plutôt qu'aux héros, observe les mécanismes qui régissent l'action des individus, insiste sur la dimension collective de

l'action politique. Les révolutionnaires étaient-ils préparés à l'exercice du pouvoir ? Quelle fut la réalité de leur apprentissage, de leurs enthousiasmes et de leurs controverses ? La Révolution française est le fondement de nos démocraties modernes, la base des idées et valeurs qui les constituent. Avec ce nouveau spectacle, Joël Pommerat opère une rupture esthétique, abandonnant les dispositifs circulaires ou en bi-frontal qu'il avait explorés précédemment. Il revient à une frontalité très simple qui met la parole de l'acteur au centre et la confronte à une large assemblée de spectateurs, jouant dans les corps l'invention du contrat social. L'écriture de plateau est documentée par des archives, des discours et des improvisations, afin de « reconstituer une réalité dont nous n'avons pas été témoins ».

SOPHIE JOUBERT

LE NOSHOW

**Texte // François Bernier, Alexandre Fecteau,
Hubert Lemire, Maxime Robin**

Idée originale et mise en scène //
Alexandre Fecteau

**Production // Collectif nous sommes ici,
Théâtre dubunker (Québec)**

**Jeudi 26 novembre
2015**

à 20h

(RDV 1h avant)

**au Théâtre Paris-
Villette**

Durée // 2h15

Tarif // 11€



Ils sont inventifs, effrontément jeunes (et québécois). Ils vous entraînent, avec humour, impertinence et accent dans un happening théâtral hors du commun, pour faire voler en éclat quelques tabous du monde du spectacle, dont celui de l'argent. En parlant d'argent, c'est vous qui devrez choisir entre six tarifs... et ceci n'est que la première décision que vous aurez à prendre, car à vrai dire, c'est vous qui déterminerez ce que sera le NoShow. Mais quoi qu'il advienne le ton sera à la fête, au partage, aux jeux !

LES GLACIERS GRONDANTS

Texte & mise en scène // David Lescot

Coproduction // Cie du Kaïros ; Théâtre de la Ville, Paris ; La Filature, Scène nationale – Mulhouse ; Comédie de Caen, Centre dramatique national de Normandie.

**Vendredi 4
décembre 2015**

à 20h30

(première)

**au Théâtre des
Abbesses**

Durée // 2h15 environ

Tarif // 12€

AFFAIRES DE CLIMAT

Le changement climatique est à l'ordre du jour. Quelles tempêtes se préparent au-dessus de nous, et à l'intérieur de nous ?



Qu'est-ce qui fait gronder les glaciers, sinon le réchauffement de la planète ? Voilà pourquoi vont se réunir à Paris les gouvernants du monde entier. Voilà pourquoi David Lescot imagine un écrivain chargé par un journal de donner son point de vue sur la situation. Il n'y connaît rien, alors il décide d'en connaître le plus possible.

David Lescot invente un « théâtre-enquête », documentaire et intime, porté par sa curiosité, son regard au laser, et son humour, qui fait partie de lui. Mais il sonde aussi notre rapport sensible au climat : car nous ressemblons à des planètes, et nos sentiments, nos émotions, nos vies, à des phénomènes atmosphériques. Pour cela, il s'est entouré d'éléments déchaînés : acteurs, danseurs, musiciens, acrobates, prêts à faire tomber la foudre, à créer un art des catastrophes, des précipitations et des embellies.

COLETTE GODARD

RÉSUMÉS DES SPECTACLES

2^{ÈME} TRIMESTRE

FUGUE

de et avec Vladislav Galard, Anne-Lise Heimburger, Florent Hubert, Léo-Antonin Lutinier, Thibault Perriard et Samuel Achache

Mise en scène // Samuel Achache

Production // La Comédie de Valence, Centre dramatique national Drôme - Ardèche

Mardi 5 janvier 2016

à 20h30 (première)

au Théâtre des
Bouffes du Nord

Durée //
estimé 1h15

Tarif // 12€



La création de ce spectacle est née du désir de poursuivre la recherche entre la musique et le théâtre entamée sur *Le Crocodile trompeur / Didon et Énée* commis en scène avec Jeanne Candel.

Une fugue en musique est une forme d'écriture contrapuntique exploitant le principe de l'imitation. On désigne à partir du XVII^e siècle du nom de « fuga » (du latin *fugere*, fuir) une composition entièrement fondée sur ce procédé. Des voix indépendantes forment un ensemble, chacune pourchasse l'autre qui prend la fuite devant elle. C'est une histoire qui se passe au pôle Sud, il y fait froid, il est question de l'amour et de la mort comme d'habitude, et on chante quand les mots manquent ou qu'ils ne suffisent pas.

RICHARD III

de William Shakespeare

Mise en scène // Thomas Jolly

Production // La Piccola Familia

Jeudi 14 janvier

2016

à 19h30

à l'Odéon - Théâtre

de l'Europe

Durée //

4h30 avec entracte

Tarif // 8€

LE MONSTRE SCULPTE SA STATUE



En Avignon, à la fin des intégrales des trois parties de *Henry VI*, les spectateurs debout après dix-huit heures de spectacle scandaient : «*Richard III ! Richard III !*» Ils sont aujourd'hui exaucés : Thomas Jolly, qui interprétait lui-même le rôle du sinistre Duc de Gloucester, va conduire son personnage jusqu'à son couronnement puis l'accompagner dans sa chute, au terme d'une dernière bataille...

Richard est le premier grand maître de la mise en scène de soi que le théâtre ait produit. Ou du moins le premier personnage théâtral depuis Dionysos en

personne (dans *Les Bacchantes* d'Euripide) à se mettre soi-même au monde théâtralement, sous le regard fasciné d'autrui. Si Richard est un être aussi extraordinaire, cela tient à ce qu'il est aussi son propre auteur, fils de ses œuvres, et que celles-ci, puisant leur énergie dans le goût de l'excès et l'irrépressible sens du jeu de leur auteur, témoignent de la sûreté de ses dons artistiques.

Richard se veut roi – nulle autre identité ne saurait lui suffire. Or cette identité royale lui est interdite. S'il veut pouvoir accoucher de sa royauté, il lui faut se frayer seul sa voie, que ce soit par la ruse – en multipliant les masques – ou par la force, et au besoin à coups de hache (ainsi qu'il le dit lui-même dans l'acte III, scène 2 du troisième *Henry VI*).

Il lui faut simultanément éliminer ses rivaux dynastiques au sein de sa propre famille (d'abord son frère Clarence, puis ses neveux Édouard et Richard, princes du sang et héritiers légitimes de son autre frère, Édouard IV), réduire à l'impuissance ses rivaux politiques (dont sa belle-sœur, la reine Élisabeth, ainsi que ses frères et ses fils d'un premier lit) et travailler à asseoir sa propre légitimité (par exemple en épousant Lady Anne, veuve du fils d'Henry VI). À première vue, la tâche paraît impossible. C'est précisément le contraste entre cette impossibilité initiale et les ressources d'intelligence rusée ou de soudaine brutalité que Richard, un effroyable sourire aux lèvres, déploie pour enfin la surmonter qui contribue à nourrir notre plaisir de spectateur – plaisir qui n'est sans doute pas sans rapport avec le souvenir des joies païennes ou enfantines que nous devons au cirque. Car Richard a quelque chose du pur histrion (ainsi lorsqu'il fait retomber sur la tête de Marguerite, la vieille reine-mère, les malédictions dont elle comptait l'accabler). Mais il est également un peu hypnotiseur – voyez comment il séduit Lady Anne. Un dompteur, aussi, qui n'a pas son pareil pour mater, soumettre ou encager les grands fauves politiques qui lui barrent la route. Et si l'on veut, un peu escamoteur : il propage des bruits sur Clarence qui entraînent sa condamnation à mort, puis fait opportunément disparaître la grâce trop tardive que lui accorde Édouard (et les remords du roi, déjà éprouvé par une longue maladie, précipitent sans doute son agonie). Richard, en somme, n'est pas seulement une abomination de la nature, un bossu, un pied-bot, doté de dents dès sa naissance. «Richard» est le nom d'une machine à produire des possibilités théâtrales inouïes, proprement impensables. Derrière le monstre, il faut saluer le tour de force, voire le chef-d'œuvre d'une volonté de puissance qui ne cesse, scène après scène, de sculpter sa propre statue.

Trente-deux ans après l'inoubliable monstre d'Ariel Garcia Valdès, voici donc un autre Richard qu'on vit grandir en Avignon, reprenant à nouveaux frais le cérémonial de sa propre invention, puis de sa déroute : après l'intégrale des *Henry VI*, la bande de la *Piccola Familia* est de retour pour mener à son terme, avec leur contagieuse vitalité, l'une des aventures théâtrales les plus follement ambitieuses de la décennie.

LE BRUIT COURT QUE NOUS NE SOMMES PLUS EN DIRECT

Un spectacle de et avec //
Simon Bakhouché, Mélanie Bestel, Judith Davis,
Claire Dumas et Nadir Legrand

Production // L'Avantage du doute

Lundi 18
janvier 2016
à 21h
au Théâtre de
la Bastille
Tarif // 10€



« Pourquoi certaines images nous prennent la parole tandis que d'autres nous la rendent ? »

Le collectif L'Avantage du doute revient pour sa troisième création au Théâtre de la Bastille. Toujours engagé dans un projet nécessaire et politique, le collectif s'empare cette fois de la question de notre rapport à l'image, ou plutôt de ses paradoxes. D'une part, l'image médiatique, ses flux continus, ses mises en scène et leur pouvoir de passivité. D'autre part, les images picturales, les photos de nos albums et leurs pouvoirs d'émotions ou de rassemblement. Comment agissent les images et que viennent-elles agiter ?

Après *Tout ce qui nous reste de la révolution, c'est Simon* et *La Légende de Bornéo*, L'Avantage du doute poursuit son exploration à la croisée de l'intime et du politique. Formé à partir d'une aventure avec tg STAN, le collectif a repris pour fondements certains principes de la compagnie flamande, notamment le partage de la responsabilité d'une parole dite publiquement. Au préalable de l'écriture au plateau, chacun des cinq acteurs mène son enquête et se documente, engageant personnellement sa parole. De cette ambiguïté entre personne et personnage peut naître une relation forte avec les spectateurs, toujours envisagés comme partenaires par le collectif.

Dans *Le Bruit court que nous ne sommes plus en direct*, nous sommes complices de cette fiction : cinq journalistes veulent créer une chaîne indépendante, nommée de façon joliment désuète « Éthique-TV ». Cette réunion ouvre le champ aux batailles d'obsessions et de prises de positions politiques. Comment une chaîne au contenu éthique peut-elle survivre ? Quels seraient ses financements, ses compromis et ses sujets ?

En contrepoint de cette histoire et au-delà des discours, cette création propose au public des expériences pour « réparer » notre lien aux images. Si l'on « mettait sur pause » le flux médiatique, pour déjouer ce sentiment d'« apnée du regard » dont parle la philosophe spécialiste des images Marie-José Mondzain, que verrait-on ? Avec humour, L'Avantage du doute dénonce la manipulation possible des images, en interrogeant le hors-champ, le montage...

Le sujet s'ouvre alors à un imaginaire poétique, ontologique, traversant les âges : pourquoi certaines images nous prennent la parole tandis que d'autres nous la rendent ?

ELSA KEDADOUCHE

KINGS OF WAR

Texte d'après *Henri V*, *Henri VI* et *Richard III*
de William Shakespeare

Mise en scène // Ivo van Hove

Production // Toneelgroep Amsterdam

Vendredi 22
janvier 2016
à 19h (première)
au Théâtre National
de Chaillot
(salle Jean Vilar)
Durée //
4h50 avec entracte
Tarif // 14€



À travers trois exemples historiques tirés de Shakespeare, Ivo van Hove interroge le thème du pouvoir dans un contexte périlleux où guerres et rébellions font rage. Il suit chronologiquement les carrières d'Henri V, Henri VI et Richard III, rois d'Angleterre aux caractères et aux destinées radicalement différents.

Gouverner un pays en période de forte instabilité politique n'est pas une mince affaire. Nombre de pièces de Shakespeare exposent les périls et les vicissitudes engendrées par la difficulté à gérer un royaume miné de l'intérieur. Ce qui est le plus souvent en question dans ces situations extrêmes, c'est la capacité du prince à prendre les armes avec les conséquences tragiques que cela implique.

En concentrant en un spectacle unique les pièces *Henri V*, *Henri VI* et *Richard III*, le metteur en scène Ivo van Hove nous offre la possibilité de comparer l'attitude de trois gouvernants aux caractères fort différents face à la réalité d'un royaume rongé par les intrigues, rébellions et machinations de toutes sortes.

Henri V, roi inexpérimenté, se révèle rapidement un monarque avisé qui privilégie les intérêts de son pays. Il épouse une Française de sang royal afin d'assurer la paix mais doit néanmoins affronter les assauts de rivaux prétendant au trône. Henri VI, souverain pusillanime, déploie des efforts désespérés pour maintenir l'intégrité du royaume

avant d'être écarté du pouvoir. Richard III, enfin, est l'incarnation du mal. Il détruit sans scrupules la paix fragile issue de la guerre des Deux-Roses. Mégalomane, son seul but est d'assurer son pouvoir à n'importe quel prix.

Ces « rois de guerre », comme les appelle Ivo van Hove, sont dépeints jusque dans leur intimité. Hommes de chair et de sang saisis dans les soubresauts d'une histoire pleine de bruit et de fureur, ils affrontent sous une pression extrême des situations de crise parfois irrémédiables.

FRANK TERUEL

LES DERNIERS JOURS DE L'HUMANITÉ

de Karl Kraus

Mise en scène // David Lescot

Vendredi 29
janvier 2016
à 20h30
à la Comédie
Française -
Théâtre du
Vieux-Colombier
Tarif // 9€



Karl Kraus / David Lescot. Le premier, dramaturge, poète et journaliste pamphlétaire a regardé l'Europe s'entretuer depuis Vienne, capitale de l'Empire austro-hongrois qui allait être balayé en 1918. Le second, homme de théâtre, à la fois écrivain, metteur en scène et musicien, a fait de l'histoire, de la guerre et des grands bouleversements humains le coeur de son oeuvre. Entre 1915 et 1917, Karl Kraus rédige *Les Derniers Jours de l'humanité*, pièce monumentale, protéiforme, ni synthèse ni procès, où il laisse à son époque le soin de s'autoaccuser, de se déshonorer, et aux responsables multiples celui de se désigner. De *La Commission centrale de l'enfance* où il raconte les colonies de vacances des enfants de Juifs communistes à *Ceux qui restent*, d'après les témoignages de deux survivants du ghetto de Varsovie, David Lescot n'a cessé de s'interroger sur notre mémoire. À propos de Kraus, il déclare : « *Les Derniers Jours de l'humanité* sont devenus pour nous un document, une archive précieuse, et par sa dimension poétique et l'ampleur de son projet, c'est aussi bien plus que cela. L'imagination y seconde l'observation ; c'est l'oeuvre d'une imagination observante, à la hauteur de l'événement qu'elle décrit, le plus grand texte né de la Première Guerre mondiale. »

LE JOUR DU GRAND JOUR

Texte de Guillaume Durieux

Conception, mise en scène et scénographie //
Igor & Lily

Production // Théâtre Dromesko

Mardi 16
février 2016

à 20h

au
CentQuatre-
Paris

Durée // 1h30

Tarif // 12€



Créée il y a déjà vingt-cinq ans, la compagnie Dromesko n'en finit pas de nous émerveiller. Depuis leur incroyable Volière, cette structure au dôme transparent, Igor et Lily investissent des

« Théâtre autrement »; ainsi depuis 1995, leur chaleureuse baraque en bois, « la cantine musicale », plus tard une grande barge à Prague; ensuite viendront d'autres

« baraquements d'urgence », d'autres parquets pour accueillir d'autres spectacles d'« utilité publique ». C'est dans une de ces baraques qu'ils reçoivent, dans une situation bi-frontale, les convives du *Jour du Grand Jour*.

Une sublime oraison nuptiale qui mêle des moments forts de la vie, tableaux improbables, poèmes du quotidien, un surréalisme tendre et généreux qui peut rappeler Kusturica. « *On est ensemble, comme on dit : mettre les pieds dans le plat et la tête dans ce théâtre d'images et de paroles, de musiques et de libations. Du texte en vrac et du visuel en tous sens : cela tombe sur la salle, avec la traîne de mariée en décor continu, comme ces rêves auprès desquels on court. Tout cela est polyphonique. On se dit que c'est un des rares moments humains où il y a un avant et un après...* »

WHAT IF THEY WENT TO MOSCOW ?

ET SI ELLES Y ALLAIENT, À MOSCOU ?

d'après *Les Trois Sœurs* de Anton Tchekhov

Un spectacle de Christiane Jatahy

Production // Cia Vertice de Teatrowhat-if-they

Spectacle en portugais surtitré en français

Vendredi 11
mars 2016

à 19h30

au Théâtre
de la Colline

Durée // 1h40 pour la
version cinéma suivie
d'un entracte de 45
min, puis 1h40 pour
la version théâtre ou
inversement

Tarif // 11€



“À cette époque de l’année, à Moscou, tout est déjà en fleur, et tiède, et inondé de soleil.”

Née à Rio de Janeiro en 1968, Christiane Jatahy est actrice, dramaturge, cinéaste et metteuse en scène. Elle conçoit des dispositifs qui jettent des ponts entre fiction et réalité, expérience artistique et ouverture au monde. Son spectacle est né du cri séculaire des trois sœurs de Tchekhov : “À Moscou ! À Moscou!”. Dans la pièce, leur aspiration à une vie meilleure se fracasse sur la réalité. Mais Christiane Jatahy a décidé d’exaucer leur vœu: What if They Went to Moscow? – et si elles y allaient, à Moscou ? Les spectateurs sont doublement associés au processus, comme public de théâtre et comme spectateurs de cinéma : les images de la scène sont mixées avec celles de destins réels. Autour des héroïnes de Tchekhov, enfermées dans leur espace domestique comme dans un laboratoire, résonnent, venues du monde, des vies habitées par le même désir de tout quitter pour libérer un avenir empêché. En irriguant son théâtre des courants de migration qui caractérisent notre époque, Christiane Jatahy nous fait rencontrer tous ceux qui, aujourd’hui, sont prêts au saut dans le vide pour trouver quelque chose de neuf, pour changer, pour renaître.

TRILOGIE DU REVOIR

de Botho Strauss

Mise en scène // Benjamin Porée

Jeudi 17 mars 2016

à 20h45

au Théâtre des

Gémeaux

Tarif // 10€



« Comment vivre ?

La vieille question que se posent les oisifs dans les pièces de Tchekhov. Reposée cent ans plus tard, avec la même naïveté... Comme l'on vivrait bien avec les aimables épaves de Tchekhov ! Les épaves d'aujourd'hui sont de malfaisante façon des gens qui ne rêvent pas, prosaïques, éclairés, totalement dépourvus de sentimentalité. Amortis dans l'âme. Esclaves à problèmes. Ruines d'intelligence. Restes de réalistes. Petits, tout petits fantoches du général dont jamais ne sortiront de beaux indifférents, des pensifs illusionneurs d'eux-mêmes. »

BOTHO STRAUSS

Le petit cercle des Amis des Arts se retrouve pour découvrir la nouvelle exposition de Moritz, directeur d'un musée perdu dans la nature. La confrontation avec les tableaux, mais surtout avec les autres, révèle bien vite la solitude et le désespoir des individus. Botho Strauss place au cœur de Trilogie du revoir la question de la représentation ; celle du réel qu'offrent la peinture, le théâtre, la photographie, la littérature, et celle que chacun se construit pour affronter ou attirer les regards. Cette réflexion sur les images et sur l'image de soi est l'occasion pour Benjamin Porée d'explorer à nouveau la crise intime d'êtres sans repères. Êtres qui ne sont « pas tout à fait personne et pas encore quelqu'un » et qui, même lorsqu'ils sont appelés à prendre parti face à la censure de l'exposition, ne parviennent pour la plupart qu'à la compromission. Parmi eux restent les voix du poète et du fervent amateur d'art, qui rappellent que revoir des œuvres est une lutte contre l'oubli et les adieux. Accentuant les effets photographiques qui structurent la pièce de Botho Strauss, Benjamin Porée donne au spectateur la sensation d'être en mouvement, d'être un visiteur qui s'approcherait ou choisirait l'angle pour examiner un détail. (...)

« Trilogie du Revoir pose la question de l'idéal de vie, de la capacité pour ces individus de vivre dans une réalité à son tour victime d'un héritage non tenu, pervertie et tributaire de la toute présence de l'économie. Ici, dans cette neuve société de consommation, dépeinte par Strauss, l'argent tend sa toile de fond. En 1975, date à laquelle se déroule la pièce, nous sommes en plein cœur des secousses économiques liées aux Chocs Pétroliers entre autres, les personnages sont donc et sur tous les aspects dans une crise. Une crise dont 2015 ne semble pas encore être l'issue. Nous sommes donc comme les personnages de la pièce nous aussi encore dans cette même crise. Nous en sommes les enfants, les observateurs par naissance et nous devons continuer d'en témoigner.

Botho Strauss écrit cette pièce quand la crise commence et quarante ans après je veux la monter, comme si le temps du contemporain avait été dilaté. Une crise infinie qui engendre un infini contemporain ».

BENJAMIN PORÉE

PAR-DELÀ LES MARRONNIERS

Texte et mise en scène // Jean-Michel Ribes

Production // Théâtre du Rond-Point

Vendredi 25
mars 2016
à 20h30
au Théâtre du
Rond-Point
Tarif // 12€



Qu'il vienne celui qui se dit semblable à moi, que je lui crache à la gueule !

En 1972, Jean-Michel Ribes découvre Arthur Cravan, Jacques Vaché et Jacques Rigaut, poètes subversifs à la vie brève. Il les réhabilite. Il reprend sa pièce, ode à la résistance par le rire, lui ajoute la dimension de la revue, pour faire sa fête à la liberté de penser.

En frac de satin blanc, trois dandys répondent à un sergent. Début du siècle, la guerre de 14 est déclarée. Arthur Cravan, Jacques Vaché et Jacques Rigaut ont vingt ans à peine. Ils vont vivre sans se rencontrer. Mais leur oeuvre courte fait date. Ils traversent en comètes fulgurantes le ciel noir de leur temps. Ils défient l'existence, les drogues, l'océan et les champions de boxe. Ils laissent au monde des pages

sublimes avant de se foutre en l'air, trop amoureux de la vie pour la supporter médiocre. Trois rebelles absolus, figures du dadaïsme, maîtres à penser à contre-courant, ils s'érigent contre les idées reçues des raisons closes.

En 1972, Jean-Michel Ribes a vingt-cinq ans quand il découvre les trois poètes à la vie brève, frères posthumes. Il les réhabilite, invente leur rencontre. En cinq tableaux, *La Guerre*, *L'Amour*, *L'Art*, *L'Ennui* et *La Mort*, *Par-delà les marronniers* réunit trois poètes subversifs, trois éclairs à tuer le ronronnement, à foudroyer tout ce qui fait autorité. Après *Musée Haut*, *Musée Bas* ; *Brèves de comptoir* ; *René l'énervé* et *Théâtre sans animaux*, entre autres, Jean-Michel Ribes, directeur iconoclaste des lieux, continue cette par-delà- ode à l'évasion et à l'art de résister par le rire. Il lui ajoute les dimensions du music-hall et de la revue, pour faire sa fête à la liberté de penser.

RÉSUMÉS DES SPECTACLES

3^{ÈME} TRIMESTRE

PHÈDRE(S)

d'après *L'Amour de Phèdre*
de Sarah Kane ; Euripide, Sénèque, J. M. Coetzee

Mise en scène // Krzysztof Warlikowski

Production // Odéon-Théâtre de l'Europe

Samedi 02
avril 2016

à 20h

à l'Odéon -
Théâtre de
l'Europe

Tarif // 8€



LA CHAIR DE L'IMPOSSIBLE

Phèdre a vingt-cinq siècles. Phèdre est au pluriel. Chez Euripide, elle ne croise même pas Hippolyte pour lui avouer son amour et meurt plutôt que de l'affronter. Chez Sénèque, elle lui parle de son désir les yeux dans les yeux. Chez Sarah Kane, tout est possible et rien ne l'est plus : malgré la proximité des corps, le bien-aimé reste plus inaccessible que jamais. Qui donc est Phèdre, que nous dit-elle ? De retour à l'Odéon après *Un Tramway* et *La Fin (Koniec)* Warlikowski lance son enquête sur une intuition de J. M. Coetzee : «ceux qui répriment le désir le font parce que leur désir est suffisamment faible pour qu'il puisse être réprimé». Et pour incarner le mystère de toutes les Phèdre, il a fait appel à Isabelle Huppert.

Une déesse ivre ? Une divinité possédée par une autre divinité, Aphrodite saisie du dedans par Dionysos ? Telle est la première image que Krzysztof Warlikowski propose de son projet, lors d'une conversation à l'automne 2014. Warlikowski la voit qui titube. Chez Euripide, c'est elle qui vient en personne, en manière de prologue, nous annoncer le sort qu'elle réserve à Phèdre, victime collatérale de sa haine pour Hippolyte. Le trop chaste fils de Thésée se veut pur, croit pouvoir se soustraire à l'une des grandes lois qui préside à la condition humaine, celle du désir qui fait se mêler les corps. Hippolyte, chasseur qui ne veut point être chassé, se croit un exemple, l'incarnation de la mesure : il se trompe. à trop honorer Artémis, il dédaigne Aphrodite. Or s'il refuse de désirer, il ne peut éviter d'être désiré lui-même. Et c'est par cette voie que lui viendra le châtiment : du fond d'un autre corps. Celui de Phèdre, «la fille de Minos et de Pasiphaé», la descendante du Soleil, consumée par une flamme qu'elle ne peut avouer pour sienne.

Phèdre est saisie du dedans par Aphrodite, simple mortelle possédée par une déesse. Son amour, son désir, l'habitent et la dévorent mais ne lui appartiennent pas. Ils sont en elle comme un corps étranger qu'elle ne peut plus s'arracher. Son désir, c'est sa tunique de Nessus. Phèdre se tord, convulsée sous la pression d'une parole qui se fraye un chemin en elle, qu'elle cherche de toutes ses forces à retenir : le mot qui énoncerait enfin ce qu'il lui est interdit de dire et de penser, et qui est cependant ce qui la brûle. On ne voit pas Dionysos, il s'est caché en Aphrodite, et pourtant on ne voit que lui. C'est que nous sommes au théâtre. Ici règnent la passion, l'ardeur qui pousse à la métamorphose, la sortie de soi, l'extase sacrificielle, la mise à mort de l'identité. Ici Penthée devient femme et Phèdre la royale se rêve en esclave de son beau-fils. De même Aphrodite, d'abord visible, disparaît très vite de la scène sans pourtant cesser d'être là. Phèdre qui la porte en elle, ivre comme elle, la tête et le cœur perdus, se sent saisie de vertige devant l'abîme qu'est Hippolyte, ce corps si proche et qui est l'intouchable même, le nom d'un rêve, la chair de l'impossible. Or dans cet impossible, Warlikowski en ouvre un autre, par un fulgurant court-circuit. De même qu'Aphrodite ivre s'est effondrée, de même Phèdre s'abat au sol, inconsciente, lorsqu'elle entend derrière la porte la voix d'Hippolyte qui la repousse. Et quand elle revient à elle, l'impossible a pris corps. Dans son évanouissement, la porte a disparu, et voici qu'Hippolyte qui la tient dans ses bras – l'inaccessible, le bien-aimé en personne. C'est bien lui-même qui la console et qui l'invite à lui parler. Une grande paix descend, peut-être qu'elle ne dure que quelques secondes, comme l'œil du cyclone de la folie...

Ce face-à-face, cet aveu qu'Euripide refuse à son héroïne, Sénèque les lui consent, et Warlikowski après lui, comme l'avait fait Racine. Les deux tragédies, la grecque et la latine, sont comme les deux brins d'un même nœud de douleur. Warlikowski, pour le serrer plus étroitement, voudrait les tenir l'un et l'autre. D'un côté (Euripide), la rencontre entre Hippolyte et Phèdre n'a pas lieu : la reine succombe à distance, du fait de la confiance

que sa nourrice lui avait arrachée. De l'autre (Sénèque), la rencontre a lieu : la reine cause sa propre perte en s'égarant dans les yeux du bien-aimé comme dans le labyrinthe de son propre désir. Comme sur un ruban de Möbius, les deux côtés s'avèrent ne faire qu'un quand on les suit jusqu'au bout. C'est encore et toujours au malentendu, à l'indicible et à la mort que l'on se voit reconduit. Le nœud coulant d'Aphrodite ne laisse pas d'issue.

Si Warlikowski reprend l'histoire à ses sources grecques et latines, c'est aussi pour mieux la télescoper avec notre temps. Une tout autre version du mythe, celle de Sarah Kane, vient donc imprimer au spectacle une nouvelle torsion. Dans *L'Amour de Phèdre*, tout semble pouvoir se dire, tout peut être tenté : en apparence, de la fellation à l'éventration, le corps d'Hippolyte ne se refuse à rien. Pourtant, sous cette apparence, un refus plus profond perdure. Si Hippolyte, désormais, s'offre indifféremment à tous les contacts, c'est parce qu'il ne laisse plus rien ni personne le toucher – il se laisse prendre, mais ne donne rien. Son besoin de souillure et de transgression n'est pas moins insondable, ne le rend pas moins hors d'atteinte et fascinant, que la volonté de pureté qui l'animait chez les Anciens.

Il est trop tôt, à l'heure qu'il est, pour préciser davantage les intuitions de Warlikowski. Lorsqu'il a parlé de son projet, il lui est arrivé plus d'une fois de faire allusion à une œuvre qui l'a déjà inspiré : *Elizabeth Costello*, de J. M. Coetzee. Pourquoi ? Il se souvient d'Elizabeth, dans l'ultime chapitre du roman, cherchant à plaider sa cause pour passer un dernier seuil : «Elle a une vision de la porte, l'autre côté de la porte, le côté dont on lui refuse l'accès.» Toujours le motif de l'impossible franchissement, du passage au-delà du cercle où l'existence nous confine. Dans le chapitre précédent, il est question des amours entre mortels et immortels, et en particulier de l'union d'Aphrodite avec Anchise... Le divin et l'humain, comment donc se touchent-ils, comment opérer leur conjonction, comment l'inconcevable advient-il ici-bas ? «Elle pense à un film qu'elle a vu dans le temps [...] : Jessica Lange joue le rôle d'une déesse, sex-symbol hollywoodien, qui fait une dépression nerveuse et se retrouve en salle commune dans un asile d'aliénés, droguée, lobotomisée, attachée sur son lit, pendant que des employés de l'établissement vendent des billets pour tirer un coup vite fait avec elle. [...] Qu'on nous fasse descendre une immortelle sur terre, on va lui montrer ce que c'est que la vraie vie, et lui mettre le cul à vif. Tiens ! En veux-tu en voilà ! La scène a été censurée pour la production télévisée ; c'était un sujet trop brûlant pour l'Amérique». Pour l'Amérique, peut-être, mais pas pour le théâtre de Warlikowski : d'Aphrodite ivre à Aphrodite droguée, c'est toujours de Dionysos qu'il s'agit.

MIES JULIE

d'après *Mademoiselle Julie* d'August Strindberg

Adaptation et mise en scène // Yaël Farter

Production //

Baxter Theatre Centre de l'Université du Cap

Mardi 5 avril

2016

à 20h30 (première)

au Théâtre des

Bouffes du Nord

Durée // 1h30

Tarif // 12€



Le Karoo est une région semi-désertique d'Afrique du Sud, aride et d'une beauté profondément touchante. Chaque été de mon enfance, j'ai passé là-bas des mois interminables. Avec son intense sécheresse et ses soudains, rares, parfumés et violents orages, ce paysage est resté gravé dans mon esprit.

Mais, en dépit de deux décennies de démocratie en Afrique du Sud, le Karoo reste un ferme bastion du conservatisme social et politique. La persistante pauvreté de nombreux habitants noirs (descendants de propriétaires terriens expropriés de cette région) montre clairement les principaux dilemmes d'un pays qui a du mal à se redéfinir. Transposé de la Suède de Strindberg du XIXe à Veenen Plaas, une demeure fictive de l'Afrique du Sud d'aujourd'hui, *Mademoiselle Julie* est adapté pour mettre en lumière les peurs, les amertumes et les aspirations d'un pays hanté par son passé.

Bienvenue dans la chaleur de la cuisine de Veenen Plaas !

YAËL FARBER

AU PIED DU MUR SANS PORTE

Texte & Mise en scène // Lazare

Production // Cie Vita Nova

Samedi 9 avril 2016

à 20h30

au Théâtre de la Ville

aux Abbesses

Tarif // 12€



Le jeune héros, Libellule, raconte sa vie dans un quartier délaissé de banlieue, celle d'un enfant qui grandit, de 7 à 17 ans, en préférant « les rêves à l'école ». Dans ce no man's land entre le monde réel et son monde imaginaire, il se calfeutre pour se protéger de la violence qui l'entoure et rechercher sa propre liberté. Un théâtre d'aujourd'hui qui fait entendre une parole vivante, énergique et troublante.

« LAZARE, C'EST LE BASQUIAT DU THÉÂTRE »

Il graffite le verbe, il réinvente la langue. Une aventure osée, singulière et bouleversante.

Lazare, auteur et metteur en scène, invente ses histoires à partir du réel, à partir d'un vécu personnel transcendé par une écriture métissée, percutante, qui donne à chacun de ses personnages une langue précise et forte qui constitue une véritable partition textuelle à partir de laquelle il construit une mise en scène faite d'images simples et sensibles. Le jeune héros, Libellule, raconte sa vie dans un quartier délaissé de banlieue, celle d'un enfant qui grandit, de 7 à 17 ans, en préférant « les rêves à l'école », dans ce no man's land entre le monde réel et son monde imaginaire et se calfeutre pour se protéger de la violence qui l'entoure et rechercher sa propre liberté. Avec Lazare, nous ne sommes pas dans le documentaire, le témoignage ou l'explication, mais dans un théâtre d'aujourd'hui qui fait entendre une parole vivante, énergique et troublante.

JEAN-FRANÇOIS PERRIER

OCCUPATION BASTILLE / BOVARY

d'après le roman *Madame Bovary*
de Gustave Flaubert et le *Procès Flaubert*

Adaptation et mise en scène //
Tiago Rodrigues

Production déléguée //
Théâtre de la Bastille

Mardi 12 avril
2016
à 20h
au Théâtre de
la Bastille
Tarif // 10€



Nous ouvrirons Occupation/Bastille/16 par l'exploitation d'une version française de *Bovary*.

Spectacle créé par Tiago Rodrigues en juin 2014 à Lisbonne avec une distribution portugaise, *Bovary* est une adaptation de *Madame Bovary* par le prisme du procès fait à Flaubert pour "attentat à la morale". Le texte de la pièce, écrit par Tiago Rodrigues, mêle les procès-verbaux des audiences, la correspondance de Flaubert et certaines séquences du roman.

LA MUSICA DEUXIÈME

de Marguerite Duras

Mise en scène //
Anatoli Vassiliev

Jeudi 14 avril 2016

à 20h30

à la Comédie Française

- Théâtre du Vieux-

Colombier

Tarif // 9€



Héritier des grands maîtres du théâtre russe, Anatoli Vassiliev entretient des liens forts avec la Comédie-Française pour y avoir monté *Bal masqué* de Lermontov en 1992, dont la création avait secoué la Maison, et *Amphitryon* de Molière en 2002. Figure incontournable de la recherche théâtrale, il explore le geste et le verbe, chaque intonation devenant un enjeu pour tendre les mots comme des flèches. Son niveau d'exigence est à la hauteur de son approche quasi mystique de l'art dramatique : l'acteur est le passeur d'un souffle divin, la parole est action. Et la parole est la colonne vertébrale de *La Musica deuxième* : un homme et une femme dialoguent dans l'intimité d'un bar d'hôtel d'une ville de province. Ils se sont aimés et se retrouvent pour passer à l'acte de séparation, le jugement de divorce. Les non-dits resurgissent lors de cette exploration ultime d'une histoire dont ils croyaient avoir compris le début et la fin. Vingt ans après *La Musica*, Marguerite Duras livre un « acte » en 1985 : « *La Musica* était plus une situation, un état de l'amour qui se défait. Avec le deuxième acte il me semble que j'introduis ce que vous appelez des personnages », dit l'auteure à la création. Anatoli Vassiliev délivre une nouvelle partition de ce diptyque dont les personnages vivent, comme le décrit Duras « une modification d'eux vers la plus grande vérité, la plus grande sincérité ».

UNE FAMILLE AIMANTE MÉRITE DE FAIRE UN VRAI REPAS

Texte de Julie Aminthe

Mise en scène // Thibault Rossignaux

Production // Les sens des mots

**Avec // Elizabeth Mazev, Philippe Girard,
Pauline Dau, Anthony Roullier**

**Mardi 17
mai 2016
à 19h30
(première)
au Monfort
Théâtre
Durée // 1h30
Tarif // 8€**



Quel bonheur de se plonger dans l'humour cruel de Julie Aminthe !

La référence à la « famille aimante », pilier fondateur mais aussi rouleau compresseur de notre délicieuse société judéo-chrétienne et surtout l'invitation au « vrai repas », souvenir d'une enfance blanquette de veau d'une famille traditionnelle mais auto-proclamée moderne. C'est l'histoire d'une famille ordinaire, vivant aujourd'hui en France. Une mère ultrapossessive. Un père hygiéniste. Une fille hyperlucide. Un fils geek à tendance autiste. Chez les Lemorand tout va bien et pourtant tout grince. Leur normalité met en évidence leurs névroses quotidiennes, reflet d'une société malade où la famille n'est plus un rempart mais le microcosme cruel où tout se déconstruit.

Cette pièce miroir questionne la fin des illusions, la perte des repères, l'énigmatique référence au genre, l'échec de la transmission. Ce huis clos familial est criant d'une vérité impudique aux retentissements universels.

JE SUIS FASSBINDER

de Falk Richter

Mise en scène // Stanislas Nordey et Falk Richter

Production // Théâtre National de Strasbourg

Mercredi 18 mai
2016

à 20h30

au Théâtre National
de la Colline

Tarif // 11€

“Ce qu’on est incapable de changer, il faut au moins le décrire.”

RAINER WERNER FASSBINDER

Metteur en scène et auteur d’une quinzaine de pièces, Falk Richter, né en 1969, est artiste associé à la Schaubühne à Berlin. C’est en 2007 que Stanislas Nordey a découvert son écriture. Enthousiasmé, il a alors réuni un groupe de comédiens pour travailler pendant six mois sur l’intégralité de ses textes.



De là est né *Das System*, créé au Festival d’Avignon 2008. En cosignant ensuite *My Secret Garden*, inspiré par le journal de l’auteur, ils ont inventé une façon de créer un spectacle “à quatre mains”, au fil des répétitions, en dialogue avec les acteurs. Ils partiront cette fois de Rainer Werner Fassbinder, un artiste décisif dans le parcours de Falk Richter. Du théâtre alternatif aux films à succès de la fin de sa vie, Fassbinder ne cessa jamais d’être une figure underground, restant fidèle à son thème de prédilection : la transgression – politique, sexuelle. Son œuvre ne s’est donnée aucun interdit, ne s’est jamais autocensurée. Travailler sur cette matière, pour Falk Richter et Stanislas Nordey, c’est aussi interroger notre monde : qu’est-ce que faire du théâtre aujourd’hui ? Que peut-on, ou non, s’autoriser ? *Je suis Fassbinder* est un titre générique, un point de départ. À partir de là, tout est possible.

FIGARO DIVORCE

Texte d'Ödön von Horváth

Mise en scène // Christophe Rauck

Traduction // Henri Christophe et Louis Le Goffic
©L'Arche Editeur

Production // Le Théâtre du Nord, Lille

**Jeudi 26 mai
2016**

à 20h30 (première)

au Monfort

Théâtre

Durée // 2h30

Tarif / 8€



Face à l'inconstance et l'inquiétude des hommes, les femmes vont s'émanciper et devenir les héroïnes de la fable.

Dans Figaro divorce, Suzanne va permettre à l'histoire de prendre de la hauteur. Elle sera le garant des valeurs humanistes. Sur fond d'émigration et d'exil, c'est le désir d'enfant de Suzanne qui va dévoiler chez Figaro son aspect sombre et tyrannique. C'est avec elle que la pièce va s'élever en nous donnant l'espoir d'un avenir. Alors que Figaro est prêt à se renier pour construire sa vie professionnelle, Suzanne cherche à la construire autour des valeurs de son couple. Deux lignes fortes vont se séparer, celle de la réussite sociale et celle de la réussite amoureuse, celle d'une position sociale établie et celle de l'épanouissement d'un couple par la venue d'un enfant. C'est ce choix que Figaro n'est pas capable de faire, c'est par ce manque de choix que Suzanne décide de divorcer.

Figaro divorce est une comédie, tout semble bien se terminer, mais comme souvent chez Horváth, c'est une comédie douce amère pleine d'ombre et de mélancolie.

LE DERNIER JOUR DE SA VIE



***Le Dernier Jour de sa vie* est la trilogie de Wajdi Mouawad composée de :**

- **Ajax Cabaret** (cf. infra)
- **Inflammation du verbe vivre** (cf. infra)
- **Les Larmes d'Œdipe**, troisième volet présenté le 28 mai 2016 à 17h lors d'une soirée spéciale où seront jouées les trois pièces à la suite (réservation selon vos propres moyens)



AJAX CABARET

d'après *Ajax* de Sophocle

Textes et mises en scène // Wajdi Mouawad

Production //

Au Carré de l'Hypoténuse-France, Abé Carré Cé
Carré-Québec compagnies de création

Mardi 31 mai 2016

à 20h30

au Théâtre National
de Chaillot

Durée // 1h50

Tarif // 12€



INFLAMMATION DU VERBE VIVRE

d'après *Philoctète* de Sophocle

Textes et mises en scène // Wajdi Mouawad

Production //

Au Carré de l'Hypoténuse-France, Abé Carré Cé
Carré-Québec compagnies de création

Mercredi

1er juin 2016

à 20h30

au Théâtre National
de Chaillot

Durée // 1h45 environ

Tarif // 12€

Wajdi Mouawad revient vers une des sources vives de son œuvre d'auteur et de metteur en scène, la Grèce antique, dont Sophocle est pour lui la figure essentielle. Il s'intéresse aujourd'hui à ces héros tragiques que sont Ajax, Philoctète et Œdipe.



Nos intuitions sont-elles des prémonitions ? Appelons-nous à nous défaites et victoires ? Appelons-nous le malheur ? Nous sommes des arbres visités par des oiseaux insatisfaits. Quelque chose nous dépasse. Lames de rasoirs laissées entre les mains d'un enfant qui en ignore les dangers. Mare de sang qui ne porte plus son nom. Comme une intuition flottante qui serait ou pourrait devenir prémonition. C'est une noyade dans l'eau de nous-même. Que se passe-t-il quand il ne se passe plus rien ?

– Wajdi, si tu devais compléter la phrase suivante : « s'il n'en tenait qu'à moi, je... »

– Je laisserais la mise en scène de textes que je n'ai pas écrits pour retrouver le chemin des ronces où pousse, de travers, l'écriture de celui qui sait qu'il n'est ni poète ni artiste, mais qui, précisément parce qu'il le sait, choisit de faire semblant de l'être, choisit de jouer au poète, de se déguiser en poète, se disant que plus il aura l'air d'être un poète plus ce qu'il écrira aura l'air d'être un poème. Il lui suffit de pousser autant qu'il en est capable la supercherie. Et cela enfin dit, enfin avoué, enfin réglé, fuguant pour toujours, le voilà libre d'aller se jeter à la mer pour s'enfoncer vers les abysses et retrouver le poisson de la prime enfance, ce poisson-soi, qui vit au fond de l'eau sombre des mots mauvais et dont les écailles, miroitantes au milieu des déjections, reflètent les figures d'une mémoire merveilleuse qui ne sait regarder que le présent.

WAJDI MOUAWAD

BUFFET À VIF PRÉCÉDÉ DE PRÉCAUTIONS

de Pierre Meunier & Raphaël Cottin

Production // La Belle Meunière, La Poétique
des Signes

Mercredi
15 juin 2016
à 20h
au Théâtre de la
Bastille
Tarif // 12€



Buffet à vif est d'abord une histoire de rencontre : celle de Pierre Meunier, homme de scène, et de Raphaël Cottin, danseur et chorégraphe, à l'invitation de *Sujets à vif*, qui chaque année suscite des collaborations inédites au Festival d'Avignon. La rencontre a fonctionné si bien qu'elle se prolonge aujourd'hui et s'augmente d'un chapitre.

Soit, au départ, un buffet, un beau buffet bien ouvragé qu'il s'agit de réduire en miettes. Comme toujours dans l'univers de Pierre Meunier, il est question de la chose prise à la lettre et de sa métaphore : détruire, oui, mais s'agit-il de faire place nette pour se désencombrer ou de mettre à bas, de mettre à mal, de faire disparaître ce qui a été patiemment construit, échafaudé ? Faut-il s'entourer de précautions, ou congédier la prudence étouffante ? Pour répondre à ces épineuses questions, les deux hommes, aux corps très dissemblables, s'assemblent autour d'un même geste et font appel aux ressources du burlesque pour joyeusement détruire, saccager, douter et, étonnamment, laisser aussi passer beaucoup d'affection.

L.D